

d'utopistes et de rêveurs. Vos ambitions sont trop hautes ! diront-ils.

Nous répondrons à ces sceptiques que nul effort n'est vain lorsqu'il a pour but l'amélioration de la personne humaine !...

E. CRAVOISIER.

Volonté Nov. 98

Cercle d'études

A la suite de l'article sur la *Coopération des idées*, de Louis Lumet, plusieurs lecteurs nous demandent quelques renseignements précis. Les cours ont lieu tous les soirs, à 8 heures et demi, 17, rue Paul-Bert. Nous sommes à la disposition des jeunes gens qui voudraient créer de nouveaux centres de pensée.

quait pas, gelait dans la couche ; la terre battue de la chaumière glissait les pieds nus ; la récolte n'avait pas été bonne ; six enfants demandaient à manger ; la ménagère soucieuse n'osait songer au lendemain. Le grand-père, paysan de Cascoigne, était un ancien soldat de l'Empire qui pendant plus sept années, avait guerroyé en Espagne, suivi les marches en avant, les fières et cruelles retraites de l'armée du Portugal. Chaque matin au saut du lit, il commençait sa vaillante gaieté il avait réchauffé les cours et donné à tous du courage pour la bataille de la vie. Vous savez mieux que moi comment on sort de ces situations désespérées ; heure par heure, jour par jour, les mois passèrent, l'hiver s'écoula, peu ou prou les enfants mangèrent, et la vie continua. L'habitude de la réflexion m'interdit cette belle insouciance, mais, quand je suis tenté de faiblir j'évoque ce souvenir, pour y trouver, à défaut de l'allégresse qui chante, la résignation qui se tait.

S'ils consentent à se rapprocher, les hommes d'étude et les travailleurs ont chance de s'entendre, parce qu'ils ont une vertu commune : l'amour de la vérité. Préoccupés de leurs intérêts et de leurs privilèges, inquiets de voir toutes choses remises en question, les esprits divisés, les croyances exténuées par les contradictions qui les nient, certains hommes s'efforcent de nous persuader qu'il y a des croyances utiles, des croyances que l'intérêt social fait un devoir de professer alors même que l'esprit n'y saurait adhérer. La raison, suivant eux, n'est qu'un principe d'anarchie : elle divise les hommes et elle les oppose ; elle n'est que le déguisement de l'orgueil individuel, l'esprit de révolte qui prépare la dissolution sociale. La société ne peut durer que si ses membres se soumettent à des principes qu'ils s'interdisent de discuter. Puisque l'unanimité ne peut sortir du libre examen, il faut une autorité qui décide des croyances nécessaires, et rétablisse l'accord par un ensemble de dogmes imposés. Le salut social est dans le sacrifice de la raison, dans le retour au passé, dans la soumission à l'Eglise.

Messieurs, toutes ces croyances sont respectables, mais à une condition, c'est qu'elles soient, pour qui les professe, la vérité même, c'est qu'elles ne servent pas à déguiser les inquiétudes de l'intérêt matériel, les préoccupations serviles de l'égoïsme. Le peuple peut avoir ses illusions, ses erreurs, ses préjugés ; ayant la sensation toute vive des maux, dont ceux qui n'en souffrent pas prétendent le consoler par de bonnes raisons, il peut être enclin à l'utopie ; toujours du moins il est sincère ; il suffit qu'on veuille le tromper pour qu'il se révolte ; il ne reconnaît pas d'intérêts contre la vérité, il la regarde comme un bien, et il l'aime. Mettons en commun notre foi dans la raison. La raison est une autorité qui en vaut bien une autre, elle se confond avec la liberté de celui qui s'y soumet. « La raison, dit Pascal, nous commande bien plus impérieusement qu'un maître, car en désobéissant à l'un on est malheureux ; en désobéissant à l'autre on est un sot ».

Fondée sur le respect de la vérité, sur le respect de la raison dans ce quelle a tout à la fois d'individuel et d'universel, notre œuvre n'a rien d'un patronage. Nous nous rencontrons ici, comme des égaux, comme des amis ; l'un apporte son désir de connaître, sa curiosité du vrai, l'autre la conscience du devoir que lui crée envers ceux qui ignorent le privilège du savoir. Dans les patronages, on s'efforce d'inculquer à l'ouvrier des dogmes tout faits, de lui donner des habitudes qui le dispensent de réfléchir. Avec les meilleures intentions du monde, on cherche à développer en lui l'esprit de soumission. On ne voit pas ce que cache d'égoïsme naïf cet idéal : « de bons serviteurs pour de bons maîtres ».

Nous voulons tout autre chose. En raisonnant devant vous et avec vous, en vous initiant dans la mesure du possible aux méthodes sévères de la science, en vous proposant l'exemple des penseurs les plus lucides, nous voulons éveiller en vous l'esprit critique, vous donner l'habitude du libre examen, vous inspirer le rare courage de penser. Tout le monde aujourd'hui réclame la liberté de penser, on n'en a jamais tant parlé ; hélas ! combien peu songent à s'en servir. Quand je lis certains journaux, je suis stupéfié du mépris où tiennent le peuple ceux qui les rédigent : de basses injures des calomnies imbéciles, des sophismes non déguisés, une logique d'épileptiques, voilà ce dont ils jugent digne le peuple qu'ils prétendent guider et défendre. En voulant faire des hommes soumis, on fait des révoltés ; nous voulons faire des hommes libres, des hommes de jugement sain, qui rendent un peu plus difficile le métier de politicien et de journaliste.

On nous accusera peut-être de négliger l'essentiel, l'éducation morale, n'en croyez rien : dans l'homme tout se tient et conspire ; il n'accomplit pas un progrès réel qui ne le modifie tout entier. Les vertus de l'intelligence sont des vertus de la volonté. Supposez que vous vouliez aborder de sang-troid, examiner sans parti pris un problème, que vous êtes tenté de trancher brusquement en ne consultant que votre intérêt immé-

## L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR du Peuple

France — Nov. 98

M. Gabriel Séailles, inaugurant la nouvelle série des entretiens de la *Coopération des idées* (17, rue Paul Bert), a prononcé une très remarquable conférence qui mérite d'être livrée tout entière au grand public. Rarement, il est donné de lire des pages inspirées d'un si noble esprit et d'une si grande beauté morale. Nos lecteurs nous sauront gré de leur procurer ce haut plaisir.

### I

Les grandes choses le plus souvent ont d'humbles commencements : nous inaugurons très modestement une grande chose. Un jour, en ouvrant la première université populaire, l'orateur officiel évoquera le souvenir de cette petite salle de la rue Paul Bert, où quelques hommes de bonne volonté se sont groupés dans un commun amour de la vérité, convaincus qu'il y a en elle quelque chose qui, en accordant les intelligences, prépare l'union des cœurs. Soyez assurés que nous serons traités d'utopistes, de rêveurs, qu'en dépit des expériences déjà faites à l'étranger, on se moquera de notre enseignement supérieur du peuple. A vous l'audace d'être ridicules. Les hautes ambitions sont permises, à condition qu'elles ne fassent point oublier les pénibles et lents efforts par lesquels se réalise tout progrès réel et durable, les mille combats ignorés, les luttes quotidiennes de la volonté individuelle, par lesquelles s'assurent enfin les conquêtes de l'espèce. Ce que nous voulons, Messieurs, le voici : nous voulons que savants et ouvriers se rapprochent, apprennent à se connaître, et que ce commerce soit fécond pour les uns comme pour les autres ; nous voulons que tous soient appelés à participer à la beauté, à la vérité, à la vie morale, à ces biens précieux qui font la dignité de la personne humaine ; nous voulons par là travailler tout à la fois et à la paix sociale et à l'affranchissement du peuple.

Un des inconvénients de notre société, avec son excessive division du travail, ses grandes agglomérations urbaines, ses foules anonymes, dont le flot incessant coule entre deux rives de pierre, c'est que nous nous ignorons les uns les autres. Nous habitons dans la même ville des villes différentes ; nous n'avons ni le même travail ni les mêmes distractions ; quand nous nous rencontrons, nous éprouvons une sorte de gêne, nous nous intimidons réciproquement, nous ne savons plus nous parler avec la franchise et la cordialité qui conviennent aux libres citoyens d'une même patrie ; nous devenons comme des étrangers, et l'étranger, volontiers, c'est l'ennemi. Il importe que nous apprenions à nous connaître ; le jour où nous nous connaissons, nous serons, soyez-en sûrs, bien prêts de nous aimer ; et je ne sais rien de plus propre à préparer ce rapprochement que la recherche en commun de la vérité, qui des multiples esprits qui la reconnaissent et l'affirment fait comme un seul et même esprit.

Récemment, vous le savez, on a tenté d'opposer ceux qu'on appelait par dédain les « intellectuels » à la masse de la nation, on leur a prêté avec un stupide orgueil la manie de se distinguer, de penser contre tous ; on les a représentés comme des émigrés à l'intérieur qui troublaient l'action bienfaisante des politiciens avisés. Cette calomnie s'est étalée sur les murs de toutes les communes de France. Or, à ce moment même, dans cette crise douloureuse, en souffrant de malentendus qu'il ne dépendait point d'eux de dissiper, ces savants, ces penseurs, amis du silence et de la solitude, affrontaient les outrages, s'exposaient aux violences de la rue, pour remplir un devoir qu'ils ne croyaient pas pouvoir désertier sans une sorte de trahison.

Loin de se séparer du peuple ils étaient, à cette heure, sa conscience même ; ils défendaient les principes pour lesquels ce peuple de France a tant de fois versé son sang ; ils le rappelaient à ses grandes traditions ; ils lui disaient qu'après avoir osé la déclaration des droits de l'homme il ne pouvait, sans se renier lui-même, faire bon marché de la loi, de ses garanties sacrifier la justice ; qu'après tant d'engagements solennels, pris à la face du monde, il ne pouvait, parti, pour la société idéale, pacifique et fraternelle, arriver pieusement aux haines de race, à la guerre religieuse, à la persécution lâche et brutale, sans même l'excuse du fanatisme et de la foi. La France n'est pas responsable que d'elle-même : elle a proclamé la souveraineté du droit, elle est liée par la grande mission qu'elle s'est donnée librement, elle

de la volonté individuelle, par lesquelles s'assurent enfin les conquêtes de l'espèce. Ce que nous voulons, Messieurs, le voici : nous voulons que savants et ouvriers se rapprochent, apprennent à se connaître, et que ce commerce soit fécond pour les uns comme pour les autres ; nous voulons que tous soient appelés à participer à la beauté, à la vérité, à la vie morale, à ces biens précieux qui font la dignité de la personne humaine ; nous voulons par là travailler tout à la fois et à la paix sociale et à l'affranchissement du peuple.

Un des inconvénients de notre société, avec son excessive division du travail, ses grandes agglomérations urbaines, ses foules anonymes, dont le flot incessant coule entre deux rives de pierre, c'est que nous nous ignorons les uns les autres. Nous habitons dans la même ville des villes différentes ; nous n'avons ni le même travail ni les mêmes distractions ; quand nous nous rencontrons, nous éprouvons une sorte de gêne, nous nous intimidons réciproquement, nous ne savons plus nous parler avec la franchise et la cordialité qui conviennent aux libres citoyens d'une même patrie ; nous devenons comme des étrangers, et l'étranger, volontiers, c'est l'ennemi. Il importe que nous apprenions à nous connaître ; le jour où nous nous connaîtrons, nous serons, soyez-en sûrs, bien prêts de nous aimer ; et je ne sais rien de plus propre à préparer ce rapprochement que la recherche en commun de la vérité, qui des multiples esprits qui la reconnaissent et l'affirment fait comme un seul et même esprit.

Récemment, vous le savez, on a tenté d'opposer ceux qu'on appelait par dédain les « intellectuels » à la masse de la nation, on leur a prêté avec un stupide orgueil la manie de se distinguer, de penser contre tous ; on les a représentés comme des émigrés à l'intérieur qui troublaient l'action bienfaisante des politiciens avisés. Cette calomnie s'est étalée sur les murs de toutes les communes de France. Or, à ce moment même, dans cette crise douloureuse, en souffrant de malentendus qu'il ne dépendait point d'eux de dissiper, ces savants, ces penseurs, amis du silence et de la solitude, affrontaient les outrages, s'exposaient aux violences de la rue, pour remplir un devoir qu'ils ne croyaient pas pouvoir désertier sans une sorte de trahison.

Loin de se séparer du peuple ils étaient, à cette heure, sa conscience même ; ils défendaient les principes pour lesquels ce peuple de France a tant de fois versé son sang ; ils le rappelaient à ses grandes traditions ; ils lui disaient qu'après avoir osé la déclaration des droits de l'homme il ne pouvait, sans se renier lui-même, faire bon marché de la loi, de ses garanties sacrifier la justice ; qu'après tant d'engagements solennels, pris à la face du monde, il ne pouvait, parti, pour la société idéale, pacifique et fraternelle, arriver pieusement aux haines de race, à la guerre religieuse, à la persécution lâche et brutale, sans même l'excuse du fanatisme et de la foi. La France n'est pas responsable que d'elle-même : elle a proclamé la souveraineté du droit, elle est liée par la grande mission qu'elle s'est donnée librement, elle ne s'abandonnerait elle-même qu'en trahissant les grandes idées dont elle s'est déclarée gardienne et dépositaire.

Quelle raison, en vérité, pourrions-nous avoir de nous opposer au peuple, de nous séparer de lui ? Nous n'avons pas d'intérêts contraires : on ne s'enrichit qu'en faisant travailler les autres, nous travaillons nous-mêmes. Combien d'entre nous, d'ailleurs, n'ont qu'à remonter d'une ou deux générations pour se retrouver peuple par leurs ascendants, combien par leurs proches n'ont pas cessé de faire partie de la grande famille des humbles, combien sentent et reconnaissent que ce qu'ils sont, ils le doivent à ce qui survit en eux transformé de l'énergie et de la santé des rudes paysans de France. Permettez-moi de vous conter une anecdote que je prenais plaisir à faire redire à mon père. L'hiver de 1829 fut terrible ; le pain, quand il ne man-

Messieurs, toutes ces croyances sont respectables, mais à une condition, c'est qu'elles soient, pour qui les professe, la vérité même, c'est qu'elles ne servent pas à déguiser les inquiétudes de l'intérêt matériel, les préoccupations serviles de l'égoïsme. Le peuple peut avoir ses illusions, ses erreurs, ses préjugés ; ayant la sensation toute vive des maux, dont ceux qui n'en souffrent pas prétendent le consoler par de bonnes raisons, il peut être enclin à l'utopie ; toujours du moins il est sincère ; il suffit qu'on veuille le tromper pour qu'il se révolte ; il ne reconnaît pas d'intérêts contre la vérité, il la regarde comme un bien, et il l'aime. Mettons en commun notre foi dans la raison. La raison est une autorité qui en vaut bien une autre, elle se confond avec la liberté de celui qui s'y soumet. « La raison, dit Pascal, nous commande bien plus impérieusement qu'un maître, car en désobéissant à l'un on est malheureux ; en désobéissant à l'autre on est un sot ».

Fondée sur le respect de la vérité, sur le respect de la raison dans ce quelle a tout à la fois d'individuel et d'universel, notre œuvre n'a rien d'un patronage. Nous nous rencontrons ici, comme des égaux, comme des amis ; l'un apporte son désir de connaître, sa curiosité du vrai, l'autre la conscience du devoir que lui crée envers ceux qui ignorent le privilège du savoir. Dans les patronages, on s'efforce d'inculquer à l'ouvrier des dogmes tout faits, de lui donner des habitudes qui le dispensent de réfléchir. Avec les meilleures intentions du monde, on cherche à développer en lui l'esprit de soumission. On ne voit pas ce que cache d'égoïsme naïf cet idéal : « de bons serviteurs pour de bons maîtres ».

Nous voulons tout autre chose. En raisonnant devant vous et avec vous, en vous initiant dans la mesure du possible aux méthodes sévères de la science, en vous proposant l'exemple des penseurs les plus lucides, nous voulons éveiller en vous l'esprit critique, vous donner l'habitude du libre examen, vous inspirer le rare courage de penser. Tout le monde aujourd'hui réclame la liberté de penser, on n'en a jamais tant parlé ; hélas ! combien peu songent à s'en servir. Quand je lis certains journaux, je suis stupéfié du mépris où tiennent le peuple ceux qui les rédigent : de basses injures des calomnies imbéciles, des sophismes non déguisés, une logique d'épileptiques, voilà ce dont ils jugent digne le peuple qu'ils prétendent guider et défendre. En voulant faire des hommes soumis, on fait des révoltés ; nous voulons faire des hommes libres, des hommes de jugement sain, qui rendent un peu plus difficile le métier de politicien et de journaliste.

On nous accusera peut-être de négliger l'essentiel, l'éducation morale, n'en croyez rien : dans l'homme tout se tient et conspire ; il n'accomplit pas un progrès réel qui ne le modifie tout entier. Les vertus de l'intelligence sont des vertus de la volonté. Supposez que vous vouliez aborder de sang-troid, examiner sans parti pris un problème, que vous êtes tenté de trancher brusquement en ne consultant que votre intérêt immédiat : vous voilà contraints, selon le précepte de Descartes, d'oublier vos préjugés, de résister à votre passion, de reténir l'affirmation précipitée ; puis de vous recueillir, d'examiner les raisons de vos adversaires, de les comprendre, de voir ce qui les justifie, de les comparer avec vos propres arguments ; de ne vous arrêter enfin qu'à la conviction sérieuse, réfléchie qui seule a droit au respect. Quel meilleur exercice pour la volonté, et quel gain moral ! En élevant la vérité au-dessus de votre intérêt, de votre passion, vous avez appris la valeur de l'effort, le sens du sacrifice ; en comprenant les autres, vous avez apaisé votre cœur, vous n'êtes plus tenté de répondre par la haine à ce que vous croyez de la mauvaise foi ; en assurant vos convictions, vous les avez faites plus solides, plus durables ; elles ne sont plus des mots, des phrases sonores ; elles sont de vraies

idées qui agissent sur la volonté, dominent la conduite, entrent dans le trame des faits.

(A suivre.)